

Henri Boyer

Université Montpellier III – Laboratoire DIPRALANG (EA 739)

L'implication du sociolinguiste « périphérique »

A la mémoire d'Yves Couderc

Concernant l'approche des situations de *diglossie*, la sociolinguistique catalano-occitane, dite souvent « périphérique » (ou encore parfois « des chercheurs natifs »), s'est distinguée dès les années soixante-dix du XXe siècle en dénonçant derrière le « contact » de langues au sein d'un même espace sociétal une dynamique (ouvertement ou potentiellement) conflictuelle (Boyer 1991) : « La diglossie n'est pas un fait linéaire, univoque, mais le lieu d'un conflit, sans cesse reproduit et sans cesse remis en cause. S'il existe bien une langue dominée (langue B) et une langue dominante (langue A) celles-ci n'interviennent jamais en tant que telles, mais l'une relativement à l'autre, l'une *face à l'autre* » (Gardy et Lafont 1981 : 75). En fait « le conflit diglossique doit être envisagé comme la structure profonde d'un vaste ensemble de fonctionnements diglossiques » (*Ibid* : 76). Car comme le montre G. Kremnitz : « La diglossie de surface contiendra des situations multiples qui en font en réalité une multiglossie [...] C'est uniquement si l'on prend en compte [...] ces micro-situations qu'on arrivera à une description plus véridique de la situation globale. Elle montrera sans doute que les usages linguistiques réels sont fortement hiérarchisés et imbriqués, le conflit global se jouant, et avec des résultats très divers, à tous les niveaux » (Kremnitz 1981 : 72). Il s'agit bien là d'une approche réaliste qui refuse de sacrifier une réalité forcément hétérogène aux besoins de la démonstration et donc de sacrifier la dimension microlinguistique à la dimension macrolinguistique ; et qui donne, comme toute sociolinguistique digne de ce nom, la priorité à la vision historique sur une vision strictement synchronique, afin de bien faire toute sa place à la dynamique du conflit diglossique, à sa genèse en premier lieu.

Selon cette orientation théorique et méthodologique, le sociolinguiste ne saurait être neutre car « [son attitude] s'inscrit dans la chaîne des comportements idéologiques où se projette la diglossie et qui inversement en favorisent l'avance historique » (Lafont 1984 : 8). D'où la revendication d'une sociolinguistique *impliquée*. Comme le proclame la revue *Lengas* dès ses débuts, « la connaissance telle que nous l'entendons est d'une part déterminée par la mise en place méthodologique des concepts de diglossie et d'occitan, c'est-à-dire qu'elle *n'est pas neutre*. D'autre part elle fait de nous nécessairement des acteurs, dans l'élucidation d'une situation conflictuelle et donc dans sa transformation » (*Lengas* n° 5 ; c'est moi qui souligne).

L'un des chapitres majeurs de cette « connaissance » concerne la mise en évidence et la dénonciation de l'*idéologisation du conflit diglossique* (dont la fonction première est de

l'occulter aux yeux des dominés), et en premier lieu du pouvoir des représentations-attitudes (et de leur version figée : stéréotypes-préjugés), qui ont un impact décisif sur la situation de dominance et sa logique substitutive. Un rappel de la modélisation de cet édifice idéologique linguicide et des réponses du sociolinguiste impliqué sera sûrement utile.

Selon cette modélisation, on considère qu'une *idéologie diglossique* repose sur l'articulation de deux représentations des langues en présence : une représentation de la langue dominante (A) et une représentation de la langue dominée (B), parfaitement antagonistes. La fonction de l'idéologie diglossique est d'orienter cet antagonisme au profit de la langue A, car l'issue doit être une substitution en sa faveur, de sorte que la violence de cette logique de substitution est sinon totalement occultée du moins atténuée afin d'être rendue acceptable. Comment ? Par le jeu subtil d'une « dualité estimatoire » (Ninyoles 1976 : 154-155) : « *tout ce qui se rapporte à la langue dominée est à la fois dévalorisé et surévalué*. Et cela de deux manières : au niveau de la performance elle-même, au niveau des représentations par l'intermédiaire desquelles cette performance est très globalement, située, jugée. » (Gardy et Lafont 1981 : 76 ; c'est moi qui souligne)

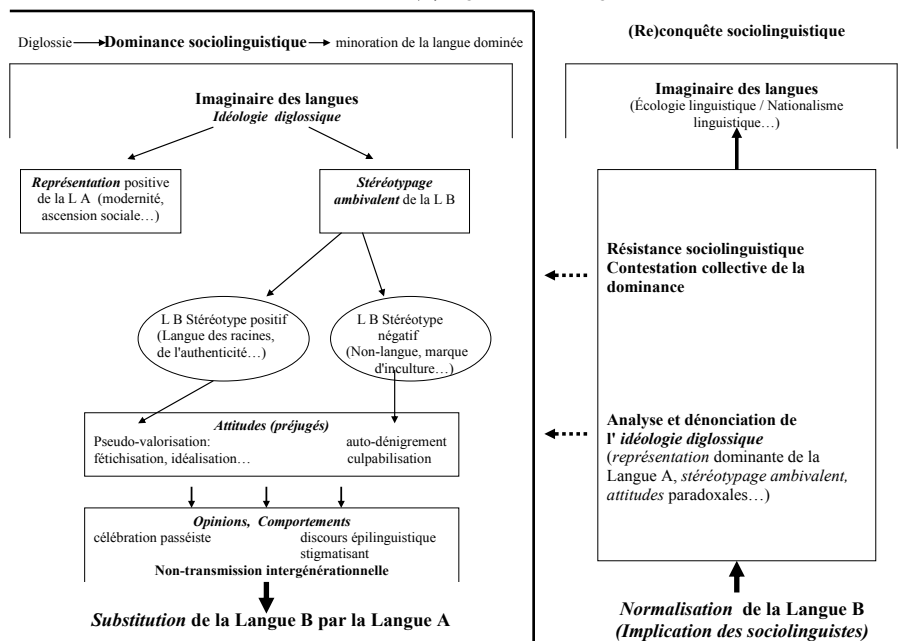
Ainsi, si la représentation de la langue A présente un contenu nettement positif (langue de plein exercice sociétal, langue de la modernité, du progrès scientifique, technologique ...et de l'ascension sociale), la représentation de la langue B a un contenu apparemment paradoxal (langue des racines, de la sphère privée mais aussi langue de la ruralité, de la tradition... donc, du passé) qui tend à se figer en deux stéréotypes dont les traits sont radicalement opposés. On peut identifier un stéréotype plutôt positif (la langue B est la langue des aïeux, celle de l'affect, de l'authenticité) et un stéréotype nettement négatif (la même langue B n'est pas une vraie langue de communication sociale ; elle est attachée à une époque révolue, un mode de vie dépassé). D'où les attitudes générées par un tel pseudo-équilibre socio-cognitif, tout aussi paradoxales: sublimation, idéalisation, fétichisation mais par ailleurs stigmatisation, auto-dénigrement, culpabilité. D'où en aval les opinions qui s'expriment au travers de discours épilinguistiques contradictoires (parfois d'authentiques éloges funèbres) dont le solde est négatif pour la langue B (la coercition fait son œuvre) et des comportements qui peuvent être interprétés comme des compensations dérisoires, une sorte d' « accompagnement thérapeutique » de la substitution, de l'ordre du folklore passéiste ou d'une célébration purement symbolique (odonymie bilingue ...en centre ville, bribes de langue dominée sur des affiches électorales ou des programmes culturels...). Mais le principal comportement induit, celui qui compte, c'est la non-transmission familiale de la langue B : la culpabilisation, le complexe de « patois », l'auto-dénigrement... ont montré en France toute leur efficacité. Cette non-transmission intergénérationnelle est évidemment le repère majeur d'une substitution en cours¹.

¹ Voir les résultats particulièrement intéressants à cet égard du volet « Langues » de l'Enquête Famille conduite par l'INED lors du recensement de 1999 (F. Clanché, "Langues régionales, langues étrangères: de l'héritage à la pratique", *INSEE* n° 830, février 2002)

Cependant la compréhension de l'idéologisation de la diglossie et le diagnostic de substitution plus ou moins avancée ne sont pas pour la sociolinguistique catalano-occitane une fin en soi. Ils sont au contraire le point de départ d'une démarche militante, volontariste, de contestation collective du conflit diglossique. R. Lafont parle de « retrouver la diglossie » (Lafont 1984). Certes c'est la communauté linguistique qui a le dernier mot, mais pour les sociolinguistes « périphériques », impliqués, la sociolinguistique est une arme de désaliénation d'abord, de mobilisation ensuite en faveur de la normalisation de la langue jusqu'alors dominée : « Le sociolinguiste occitan se trouve dans la nécessité, s'il ne veut pas adhérer plus ou moins implicitement au schéma d'évolution linguistique qu'il analyse, c'est-à-dire donner à la dominance et à l'intégration culturelle des armes et des moyens en renfort, d'affirmer son *implication dénonciatrice* dans le processus » (Lafont 1984 : 8)

Je livre ci-dessous une figuration du processus d'idéologisation de la diglossie (qui bien sûr simplifie énormément quelque chose de complexe) et du rôle du sociolinguistique dans l'affaire. On sait qu'en France l'avancée de la substitution des langues minoritaires et la force de l'idéologie diglossique en vigueur à partir de la Révolution (et qui n'a pas complètement baissé la garde) font de la contestation des conflits de type diglossique et de la normalisation des langues dominées une entreprise militante particulièrement ardue, comme en témoignent les résultats souvent décevants en matière d'enseignement. Ce que démontre à l'évidence le cas français (dans ses diverses variantes) c'est l'efficacité du processus pluriséculaire d'idéologisation institutionnelle de la diglossie et de la dynamique des représentations dans l'évolution du conflit diglossique. Et il met bien en lumière ce principe sociolinguistique majeur : le traitement des situations de ce type ne saurait s'en tenir à la seule gestion des usages et des comportements (c'est ce qu'indique le volet droit de la figuration ci-dessous) :

DOMINANCE VS. (RE)CONQUETE SOCIOLINGUISTIQUE



Revenons à présent au propos central de cette intervention : le « militantisme avoué » du sociolinguiste « périphérique » ou « natif ». En conclusion d'un article célèbre, Robert Lafont proclame que « la socio-linguistique engagée dans son objet, a tout à gagner à mesurer ses reponsabilités en les assumant. C'est pourquoi, selon une théorie du sujet qui articule en profondeur son intervention, il faut bien dire que nous entendons aider à l'avènement d'un sujet *occitan* qui remplacerait le sujet dans le malaise de la diglossie, le sujet opaque ». Par ailleurs, et c'est sûrement le point nodal de l'implication du *spécialiste*, « la science engagée pose la connaissance par un sujet « spécialisé » à l'intérieur même des sujets en réseau d'inscription. Ce qui, loin de limiter son intervention, lui donne toute son importance. L'acte de connaissance du social doit être socialisé, pour une modification positive de ce social : telle est la règle morale et la règle scientifique du progrès en sciences sociales. Cette procédure, nous l'avons appelée rationalisation. Cette visée, rationalité. » (Lafont 1984 : 34-35)

F. Vallverdú, citant l'un des pères fondateurs de la sociolinguistique catalane : A.M. Badia i Margarit, pour qui « la sociolinguistique catalane se sent engagée avec le peuple, et, de son côté, le peuple catalan appuie la sociolinguistique » (Badia i Margarit 1976, cité par Vallverdú 1980 : 639 ; je traduis) considère qu'il s'agit en fait de la « vieille question de la neutralité scientifique » (Vallverdú 1980 : 639 ; je traduis). Et il n'hésite pas à convoquer la sociolinguistique nord-américaine pour en observer les « conditionnements » : l'intérêt des chercheurs en sociolinguistique pour les problèmes des Noirs et autres Minorités n'est pas neutre. Ce n'est pas un hasard si certaines des recherches en question ont été financées institutionnellement. Et ce n'est donc pas surprenant si « les objectifs de la sociolinguistique s'adaptent de manière aussi diverse aux intérêts des différents pays » (Vallverdú 1980 : 640 ; je traduis). F. Vallverdú a raison de souligner l'originalité de la sociolinguistique catalane (et au passage de l'occitane) : il s'agit d'une sociolinguistique qui « dès ses origines est marquée par [le] caractère contre-institutionnel. Cette position, disons protestataire, « engagée avec le peuple » selon les termes de Badia, conditionne évidemment la recherche de nos sociolinguistes » (*Ibid* : 641 ; je traduis). C'est dire que pour cet observateur-acteur de la sociolinguistique catalane, l'implication va de pair avec le caractère contre-institutionnel.² Cependant, même si implication des chercheurs et caractère contre-institutionnel du champ disciplinaire vont de pair, dans la version occitane de la modélisation que j'ai exposée plus haut, le positionnement interventionniste reste un élément décisif, comme on l'a vu avec R. Lafont, qui ne manque pas de se référer aux maîtres catalans, Badia particulièrement (Lafont 1984 : 5)

Ce dernier insiste on l'a vu sur la synergie profonde entre la communauté linguistique catalane et ses sociolinguistes. Son analyse le conduit à affirmer qu'en Catalogne, « il n'est

² Mais Vallverdú subodorait avec raison déjà en ces années de début de reconquête l'« institutionnalisation » à venir de la sociolinguistique que la politique linguistique de la Généralité restaurée a sûrement tendu à opérer dès le milieu des années quatre-vingts.

pas possible de mener à bien une quelconque activité scientifique qui de compte sur le soutien de la communauté linguistique, laquelle, à son tour, sait que ceux qui poursuivent un travail d'investigation non seulement ne l'oublient pas mais la considèrent comme un élément essentiel. » (Badia i Maragarit 1976 : 73 ; je traduis). Ce qu'ajoute Badia dans le texte cité, à propos de ce qu'il appelle « les connotations de la ciència catalana » le conduit même à prôner la pérennisation du couple « ciència i passió » qui, selon lui, « continueront d'être le signe de la nouvelle manière d'élaborer la culture : pacifique, mais avec de la tension ; objective mais engagée ; sereine, mais avec enthousiasme. En un mot : science et passion jusqu'à la fin. » (*Ibid* : 78 ; je traduis)

Cependant, refuser une fausse neutralité en se portant à l'avant-garde de la contestation militante du conflit et de la résistance organisée en faveur de la langue menacée de substitution n'autorise en contrepartie aucune faiblesse. Et dans sa démarche scientifique, le sociolinguiste impliqué doit donc, me semble-t-il, établir un diagnostic irréprochable sur la base d'un impératif catégorique d'ordre théorique et méthodologique : *la loi du terrain* (Boyer 2010).³

Certes la loi du terrain ne saurait signifier pour le sociolinguiste d'être soumis sans discernement aux idéologies, représentations, attitudes d'ordre épilinguistique, pour ce qui nous intéresse, et qui participent de cette « pensée sociale » (Windisch 1982) incontournable, partie prenante de la configuration sociolinguistique traitée. La loi du terrain implique simplement, selon moi, le respect du terrain, de sa complexité et de sa singularité. Elle implique de ne pas faire passer la *modélisation sociolinguistique* d'une situation avant la réalité des fonctionnements linguistiques de cette situation, même si le choix d'un protocole méthodologique est un préalable à toute observation d'un terrain, une condition nécessaire mais non suffisante à la conduite d'un diagnostic rigoureux.

Un exemple de cette attitude de sociolinguiste impliqué et parfaitement rigoureux, nous vient encore une fois de Catalogne. Il s'agit d'une prise de position qui émane d'un des représentants les plus actifs de la nouvelle sociolinguistique catalane, Emili Boix. Ce dernier, en introduction à son excellent travail sur le choix des langues (catalan-castillan) des jeunes barcelonais de 16-20 ans à la fin des années quatre-vingts nous livre en ces termes une position pleinement conforme à celle qui est ici exposée et qui semble prendre quelque distance avec celle qu'exprimait Badia i Margarit en 1976 :

« Dans notre pays la sociolinguistique est apparue engagée, ennemie de neutralismes face au conflit linguistique dans les Pays Catalans, avec le désir de d'intervenir dans les projets de récupération nationale et sociale. L'étude que je présente ici veut poursuivre dans cette tradition d'intérêts pour les affaires collectives, mais je veux l'associer avec des exigences de rigueur. Je crois que les émotions et les passions sont nécessaires pour mettre et maintenir les moteurs en marche, mais que, ensuite, il faut savoir où sont les problèmes et avoir des

³ Modestement c'est cet impératif que nous avons essayé de respecter scrupuleusement avec mes co-équipiers lors de l'enquête sur le vécu et les représentations sociolinguistiques d'ex-calandrins (Boyer dir. 2005)

données pour *pouvoir se prononcer en essayant de ne pas confondre nos descriptions avec nos espoirs* » (Boix 1993 : 13 ; c'est moi qui traduis et souligne).

C'est bien ce positionnement réaliste (qui n'entame pas l'engagement militant, mais bien au contraire qui le rend crédible et le conforte donc) qu' a illustré avec courage Yves Couderc, alors membre du *Groupe de recherche sur la diglossie* lorsqu'il a diagnostiqué publiquement, en occitan, dans une publication militante, l'expansion irréversible du francitan au détriment de l'occitan au sein de la configuration sociolinguistique du domaine d'oc et sur la nature duquel il s'est interrogé en ces termes :

« Les Occitans ne parlent pas occitan [...]. Ils parlent francitan. [...] Le francitan n'est pas une variante régionale du français. Il n'est pas un dialecte du français. Il n'est pas un « niveau » du français. [...] Le francitan est-il ou non une langue ? Est-il un pidgin français, un « créole » ? ... » (Couderc 1974 : 20 ; traduit de l'occitan par Y. Couderc)

Une telle révision de la modélisation dominante au sein du mouvement occitan ne pouvait laisser la plupart des militants indifférents. Devant les critiques formulées à son encontre Y. Couderc doit se justifier. Il persiste et signe :

« Ce que j'ai écrit (...) à propos du « francitan » ne revient pas du tout à brader l'occitan comme l'ont cru et dit certains nationalistes.

J'ai simplement essayé d'analyser une situation concrète, celle des Occitans. Est-ce un crime de lèse-Occitanie que de dire que les Occitans, en majorité, parlent francitan et que ce francitan et les jugements de valeur qui l'accompagnent sont actuellement le signe le plus évident de notre aliénation de classe et antionale ? Les conduites magiques sur la pérennité du « statu quo » de la langue de nos aïeux sont-elles plus réalistes, plus efficaces politiquement ? » (Couderc 1975 : 34 ; Boyer 2010).

Robert Lafont, prenant acte de cette évolution de la dynamique diglossique, sera conduit lui aussi à « invalider ce qui, des deux côtés, est le terrain de production fantasmatique, c'est-à-dire l'identité close de deux systèmes en présence » : c'est donc « le concept de francitan qui permet de couvrir le champ de l'hybridation linguistique et l'étape de transformation de la diglossie franco-occitane en un nouveau conflit » (Lafont 1984 : 9). Ce positionnement lucide débouche en fait pour Lafont sur un volontarisme raisonné : « La tâche militante est répétons-le d'installer des fonctionnements qui vont à rebrousse-diglossie, si l'on peut dire ». Ainsi, « la situation d'avenir, où la diglossie actuelle disparaîtrait, serait faite d'un ensemble, complexe nécessairement, de rapports entre *les* occitans reconstitués et les francitans ». Cependant ce projet de mise en fonctionnement d'une nouvelle configuration sociolinguistique sur l'espace occitan s'accompagne d'une mise en garde, qui tient à la connaissance du chercheur : « Les langues ne vivent qu'en bougeant. Le linguiste qui met à l'entrée d'un processus militant un occitan normé doit comprendre qu'il ne le retrouvera pas tel quel à la sortie. Cette « surprise » est la rançon de la réussite » (Lafont 1984 : 21-35).⁴

⁴ Ce texte reprend pour une large part ma contribution au Colloque de Paris-INALCO (2004) : « Le sociolinguiste peut-il/doit-il être neutre ? »

Pour conclure je crois qu'il n'est pas déplacé ici, en réponse à une sorte de sentence venue du Centre même de notre champ disciplinaire, de proclamer sereinement qu'il ne sert à rien de se lamenter sur une « marginalisation » ou une « ancillarisation », plus ou moins acceptée, des sociolinguistes français (Gadet 2004), si l'on ignore ostensiblement la mouvance qui, au sein du champ en question, a fait de l'implication sociale l'une de ses lignes de force épistémologiques.

Références bibliographiques

- BADIA I MARGARIT A. M. (1976), *Ciència i passió dins la lingüística catalana moderna*, Barcelona, Universidad de Barcelona
- BOIX E. (1993), *Triar no és traïr*, Barcelona, Edicions 62,
- BOYER H. (1991), *Langues en conflit*, Paris, L'Harmattan
- BOYER H. (2010), « La loi du terrain en sociolinguistique », à paraître
- BOYER H. dir. (2005), *De l'école occitane à l'enseignement public : vécu et représentations sociolinguistiques*, Paris, L'Harmattan
- CODERC I (1974), « Francitan », *Occitania passat e present* n° 3
- COUDERC Y. (1975), « Lo francitan », *Occitania passat e present* n° 4
- GADET F (2004), « Mais que font les sociolinguistes ? », *Langage et Société* n° 107
- GARDY PH. et LAFONT R. (1981), "La diglossie comme conflit: l'exemple occitan", *Langages* n° 61,
- KREMnitz G. (1981), « Du « bilinguisme » au « conflit linguistique ». Cheminement de termes et de concepts », *Langages* n° 61
- LAFONT R. (1984), "Pour retrouver la diglossie", *Lengas* n° 15
- NINYOLES R. LI. (1976), "Idéologies diglossiques et assimilation" dans H. Giordan et A. Ricard (éds.), *Diglossie et littérature*, Bordeaux-Talence, Maison des Sciences de l'Homme
- VALLVERDU F. (1980), « Algunas aportacions teòriques dels investigadors catalans a la sociolingüística », *Actes del cinquè Col·loqui internacional de llengua i literatura catalanes*, Andorra, 1-6 d'octubre de 1979, Publicacions de
- WINDISCH U. (1982), *Pensée sociale, langage en usage et logiques autres*, Lausanne, L'Age d'Homme

Article paru en 2012 dans: A-L. Dotte, V. Muni Toke et J. Sibille, *Langues de France, langues en danger: aménagement et rôle des linguistes*, Cahiers de l'Observatoire des pratiques linguistiques n° 3, Paris, Ministère de la Culture et de la Communication, DGLFLF, 2012, p. 79-85